

oublié que le fou du roi joue le même rôle dans tous les pays du monde.

De même, on est surpris par l'attention que la télévision soviétique accorde au monde extérieur et par le fait que les citoyens et citoyennes ordinaires désirent vraiment en savoir davantage sur lui. Ils en savent déjà plus sur nous que nous sur eux, si l'on se fie au rapport disant qu'il y a en URSS plus de professeurs d'anglais qu'il n'y a de personnes étudiant le russe aux États-Unis. La culture et les styles de vie américains suscitent beaucoup d'intérêt là-bas. Une des premières pièces de théâtre auxquelles j'ai assisté à Moscou était une représentation laborieuse de *Porgy and Bess*, et l'une des dernières que j'ai vues était une version de l'oeuvre de Tennessee Williams intitulée *Rose Tatoo*, qui illustre la décadence de la société américaine et qui respectait sans doute les prescriptions officielles des autorités soviétiques, même si celles-ci couraient le risque que l'auditoire en tire les mauvaises leçons. Cela ne veut pas dire qu'on délaisse les classiques russes ou que les artistes soviétiques contemporains ne sont pas populaires. Pushkin est encore l'écrivain russe le plus populaire, et les billets de n'importe quel spectacle du Bolshoï sont plus précieux que des billets des Séries mondiales aux États-Unis.

En outre, les Soviétiques n'éprouvent aucun attachement marqué pour la culture occidentale. Isaiah Berlin, un des rares intellectuels occidentaux qui connaissent bien les deux cultures, a décrit ainsi les sentiments des Russes envers l'Ouest (traduction): "Un sentiment mixte d'infériorité intellectuelle et de supériorité émotive, une perception de l'Ouest comme étant digne d'envie à cause de sa retenue, de son ingéniosité, de son efficacité et de sa réussite, mais aussi comme étant à l'étroit, froid, mesquin, obsédé par la mesure et entravé par des restrictions, sans être capable de voir grand ou de se sentir généreux, d'éprouver des sentiments qui doivent de temps en temps envahir tout l'être et le déborder même, de s'abandonner avec insouciance face à quelque défi historique unique, et par conséquent, sans pouvoir jamais s'épanouir pleinement."¹

DES VALEURS DIFFÉRENTES

Ces impressions correspondent en partie à l'existence de valeurs ou de systèmes de valeurs différents dans l'Est et l'Ouest. Pendant un symposium organisé par la *US Heritage Foundation* en 1984, on a demandé à d'éminents Américains dont la plupart étaient de droite de définir la nature du conflit opposant l'Occident à l'URSS. Les opinions étaient à peu près partagées entre ceux pour qui la lutte avait pour objet la survie des valeurs démocratiques et ceux qui mettaient plutôt l'accent sur le choc des

intérêts géopolitiques. Beaucoup ont employé les mots "fondamentale" ou "inconciliables" pour décrire respectivement la différence et les points de vue, faisant ainsi écho aux idéologues soviétiques pour qui il existe effectivement une incompatibilité des valeurs. Cependant, quand on a demandé à l'assemblée quels devaient être les objectifs suprêmes des États-Unis, peu ont semblé penser que ceux-ci devaient tenter de changer la nature du régime soviétique, même si cela était faisable. Les participants ont plutôt opté pour une forme ou une autre de la politique de l'endiguement, une minorité d'entre eux préconisant la libération de l'Europe de l'Est et espérant peut-être que le régime soviétique finirait par s'éroder ou être renversé.

C'est Tocqueville qui, en 1835, a défini le conflit des valeurs comme étant l'affrontement de la liberté et de la servitude ("le régime anglo-américain compte sur le souci des intérêts personnels pour parvenir à ses fins et il accorde toute latitude à la force aveugle et au bon sens du peuple; le régime russe concentre toute l'autorité sociale en un seul point"). Tocqueville a écrit ces lignes bien avant que les deux pays aient aboli l'esclavage, de sorte que le parallèle établi entre "liberté" et "servitude" était un peu déroutant. Mais l'opposition entre la liberté individuelle et l'autorité de l'État était et demeure un élément central du conflit fondé sur les valeurs. La révolution de 1917 n'a pas, comme nous le supposons souvent, emprisonné le peuple russe dans un système de valeurs qui lui répugnait. Elle a renforcé l'ancien système. L'écrivain russe émigré Alexander Zinoviev, par exemple, rejette l'opinion communément reçue en Occident selon laquelle le peuple russe aspire à nos valeurs démocratiques, c'est-à-dire "à l'idée de l'individu perçu comme une entité ayant des droits et méritant du respect indépendamment du contexte social qui le fait vivre".² Cependant, on pourrait dire la même chose de nombreux aspects de la culture musulmane ou des traditions chinoises; pourtant, nous ne considérons normalement pas ces sociétés ou ces pays comme étant des ennemis mortels pour autant. D'autres raisons doivent donc expliquer l'antagonisme fondé sur des valeurs et dépassant les principes démocratiques.

La vision marxiste du monde fournit une explication. Isaiah Berlin, écrivant cette fois au sujet de deux types de personnalité qu'ils désignaient par les mots "hérisson" et "renard", déclarait: "D'une part, il y a ceux qui agissent suivant une vision centrale unique . . . un seul principe universel d'organisation d'où tout ce qu'ils sont et disent tire son sens (les hérissons), et d'autre part, ceux qui poursuivent de nombreux objectifs qui n'ont souvent rien à voir les uns avec les autres et qui sont mêmes contradictoires (les renards) . . ."³ Berlin parlait de Tolstoï et concluait que celui-ci était en fait un renard bien qu'il